FRC
1703

CHANGEZ-MOI TOUTES CES TETES.

Animaux, pots, cruches ! car à la fin je me fâcherai ; vous n'en voulez donc faire qu'à votre tête ? Vous donnez toujours à gauche ; vous ne sentirez jamais où le bât vous blesse. A-t-on jamais vu se battre pour du sucre ? Je sais bien qu'il est dur de le payer si cher, et qu'il en coûte de se priver de son déjeuner favori ; l'habitude est une seconde nature. Pour moi, je suis tout chose quand je n'ai pas bu ma tasse ; il n'y a rien qui remplace ça. Un verre de paff en se levant, c'est bon, ça nétoie le gosier ; mais il n'y a rien comme le café pour dissiper les vapeurs ; car nous avons les nôtres, comme les petites maîtresses ont les leurs. Ce n'est pas le jeu, ni la danse, ni les plaisirs qui nous les donnent, c'est le travail et la peine.

Si je vous gronde, ce n'est pas parce que vous

MdW 3177

vous fâchez de ne pouvoir plus approcher de la boutique des Epiciers, et de ce que tout est renchéri en diable, c'est de ce que vous vous en prenez à eux. Ce sont ces coquins de Jacobins, qui ont mis cul par-dessus tête nos colonies, qu'il faut faire danser. Je gage que si une fois vous venez à bout de vous débarrasser de ces mâtins, ainsi que de tous ces Clubs, où se tapissent un tas de gueux, vous ne serez pas trois mois sans avoir la paix et ce qui s'en suit: pain, vin, viande, à bon marché, et de ce qui fait remuer le pouce, de bons et beaux écus, qui ne vous resteront pas entre les doigts, comme ces damnés de chiffons qu'il faut manier aussi délicatement que des reliques; autrement, zest, au lieu d'un vous en avez trois; et on n'a pas toujours de la colle sous la main pour les rapiécer. Ce sont encore ces scélérats de Jacobins qui ont imaginé ces billets patriotiques pour nous achever, et n'ayez pas peur qu'ils s'en fassent faute. Ils savent bien où en prendre de faux ou de vrais; c'est tout un; car à la fin ils ne vaudront pas mieux les uns que les autres. Nous méritons bien tout ce qui nous arrive. Faut-il être assez bêtes pour se laisser gourer à ce point?

Mais ce n'est pas de quoi je voulois vous par-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ler, quoique ce ne soit pas de trop; c'est au sujet de tout ce tapage que vous faites sans aller au but. Quand vous vous serez fait échiner pour attraper quelques livres de sucre, à vingt sous ou *gratis*, en serez-vous plus gras? Les marchands n'en feront plus venir. C'est tout simple; ce n'est pas pour le vendre à perte, ni pour être pris qu'ils l'achètent, et puis, bien volé ne profite pas. Voyez celui qu'on a écorniflé à l'église et aux pauvres. Que nous en revient-il? de la misère; sans compter que nous ne sommes pas au bout, à moins que nous ne virions de bord, et vîte et tôt.

Nous sommes gouvernés à la diable; l'un tire à droite, l'autre à gauche: celui-ci demande du dur, cet autre du mou. On ne s'entend pas; pourquoi? parce que personne n'est à sa place; ils ne seront pas contents qu'ils ne nous aient donné Jeannot pour ministre. Ils vous prennent un maire de Paris à Chartres; un procureur-syndic de département en Lorraine; des députés parmi ceux qui ont travaillé toute leur vie à ruiner le tiers et le quart. C'est pour raccommoder nos affaires qu'il falloit choisir des avocats, des procureurs, des huissiers, et que sais-je? pis que ça peut-être, des brûle-maisons. En bonne conscience, don-

neriez-vous votre bien à garder aux voleurs ? Voilà ce que vous avez fait pourtant. Croyez-moi, ne faites ni un ni deux : dites que vous ne voulez plus de tant de maîtres ; qu'un seul suffit. Tous ces petits Rois de dix-huit francs par jour, gâtent nos affaires et s'en moquent. Ils s'entendent comme larrons en foire pour nous tromper. Vous n'avez qu'à les aller voir, quand ils sont à décréter, vous croiriez être en enfer. Des voix de damnés, des man an t qui parlent français comme une vache espagnole ; ce président qui a l'air de Lucifer et secoue sa sonnette par là-dessus. Vous avez été à votre section ; c'est bien dégoûtant, bien bête, bien tout ce qu'il vous plaira ; ce n'est rien auprès du boucan que l'on fait à ce manège : et, je dis, tant que vous aurez cette épine aux pieds, ça n'ira pas.

Je sais bien que vous attendez que nos voisins s'en mêlent ; que vous comptez sur les Emigrans pour vous défaire de cette vermine ; vous prenez patience en attendant. Mais vous avez fait la faute ; pourquoi voulez-vous laisser à d'autres la gloire de la réparer ? Ils vous ont dit que vous étiez souverains ; jouez en une bonne foi le rôle, pour leur donner de la pêle au cul. Vous êtes tous d'accord, sans vous en

douter ; il n'y en a pas un de content sur mille d'entre vous. Les maroufles de Jacobins le savent bien, aussi jouent-ils de leur reste. Ne veulent-ils pas à présent brouiller les bourgeois avec le peuple ; il ne manqueroit plus que ça. Ensuite ils disent que les Emigrans veulent tout tuer, et qu'est-ce qu'ils feroient sans nous ? Si les pauvres ont besoin des riches, les riches n'ont-ils pas besoin des pauvres ? Est-ce qu'ils s'habilleroient, se chausseroient, se nourriroient sans nous ? Voulez-vous que je vous dise ce qu'ils feront quand ils reviendront ? Je le sais moi, aussi sûr que deux et deux font quatre. Ils en feront pendre une cinquantaine de ceux de l'ancienne Assemblée, une trentaine de celle-ci, une centaine de Jacobins, comme Carra, Manuel, Bancal, Sergent, Santerre, Tallien, Gorsas, Dumoulin, Prud'homme et quelques autres, et tout sera dit. Pour nous qui sommes assez punis d'avoir été trompés par ces factieux, ils nous feront plus d'amitié que jamais. Ils se cottiseront pour venir à notre secours, comme ils ont fait dans ce grand hiver de quatre-vingt-huit. Mais pourquoi s'en vont-ils, disent ces vauriens ; que vont-ils faire à Coblentz ? Quelle question ! Restez donc pour vous faire houspiller et tuer. J'aimerois autant

que les loups se plaignissent de ce que les moutons fuyent. Il y a bien de la satisfaction, n'est-ce pas, à aller vivre dans les auberges d'Allemagne, bien à l'étroit, quand on a de beaux hôtels tout meublés dans son pays; ou de belles terres, où rien ne leur manquoit. On diroit, à entendre les enragés de l'Assemblée, que c'est une partie de plaisir que ces chères bonnes gens ont été faire. Faudra-t-il pas encore qu'ils remercient leurs assassins?

Ne crient-ils pas aussi contre ces pauvres ecclésiastiques, à qui ils ont tout ôté, et qui aiment mieux mourir de faim que de renoncer à leur religion! Rien que ça prouve bien que ce sont de fiers gueux que ces vas-nuds-pieds du manège, et n'espérez pas qu'ils se corrigent. Ils voyent que le royaume s'en va en eau de boudin; que la misère nous talonne; que nous n'avons plus ni sou ni maille; que nous en sommes à notre dernière chemise; que tout le monde leur en veut. Ils savent bien que pour faire finir tout ça, ils n'auroient qu'à s'en aller; que notre bon Roi auroit bientôt ramené l'abondance; que ces Messieurs de Coblentz arriveroient tout de suite, sans armes et en bons amis; que l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Roi de Prusse, l'Impératrice de Russie, le Roi de Sardaigne,

le Roi d'Angleterre, qui n'en veulent qu'à eux, n'auroient plus le mot à dire.

Voyez s'ils font seulement mine de bouger. Ils font plus que jamais enrager notre vertueux père. Ils le chicanent sur sa garde; ils lui écrivent d'égal à égal; ils se font ouvrir les deux battans, ni plus ni moins que si c'étoit quelque chose; ils confisquent les biens de ceux qu'ils n'ont pas pu faire égorger. C'est bien heureux s'ils ne parlent pas de détrôner le Roi de la Chine et du Congo; mais ce sont ces Jacobins sur-tout que je vous recommande; il n'y en a pas un qui ne mérite d'être écartelé.

617